Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 1

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La musique à l'Etranger

CORRESPONDANTS PRINCIPAUX :

Allemagne : M. *Marcel Montandon*, — Munich.
Angleterre : M. *Lawrence Haward*, — Londres.
Autriche : M. *le Dr H.-R. Fleischmann*, — Vienne.
Belgique : Mlle *May de Rüdder*, — Bruxelles.
France : M. *Paul Landormy*, — Paris.
Italie : *Vacat.*

Le Festival de Bayreuth

(1re Série)

Comme depuis plusieurs années, à chacun de ses « Festspiele », le théâtre Wagner a encore donné cette fois, le *Nibelungen Ring* et *Parsival*. En supplément venaient les *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg* qui n'avaient plus été donnés depuis 1889. Ce fut pour ceux qui ne connaissent de cette œuvre que l'interprétation française et même pour beaucoup qui l'ont déjà vue en Allemagne, une véritable révélation. Jamais le spectateur n'a pu avoir un oubli aussi complet du *théâtre*, de la *fiction*, qu'à ces représentations vraiment uniques où tout fut d'une vie, d'une vérité étonnantes. C'est précisément cela que les *Maîtres-Chanteurs* demandent avant tout. Rien de conventionnel ne peut y apparaître, pas plus dans le discours que dans le jeu des personnages, les mouvements de foule, ni même le décor. A ce point de vue, la réalisation de Bayreuth fut vraiment modèle, aussi vivante qu'artistique, d'une mise au point parfaite et d'une unité remarquable. Tout ce que Wagner a mis dans cette œuvre de finesses, de ciselures, d'esprit sous toutes ses formes, de pittoresque et de subtiles intentions, tout cela fut admirablement mis en valeur tout en laissant subsister la grande ligne d'ensemble. L'Ouverture seule nous en a donné un frappant raccourci : cela vibrait de joie saine et forte, d'esprit, de lyrisme jeune et rayonnant sous la direction de Hans Richter qui, malgré son âge y apportait un entrain et une verve de vingt ans, sans compter son talent sans pareil. Arrivé à Bayreuth dans un état de santé plutôt précaire, il déclarait après les premières répétitions que le « Stahlbad [1] » de l'ouverture en *ut* majeur l'avait parfaitement guéri et fortifié. Ce fut pour la plus grande joie de tous, car je ne sais qui mieux que Richter apportera plus de clarté, de finesse, de souplesse dans cette polyphonie serrée des *Maîtres* qui parut limpide d'un bout à l'autre.

Quant à l'interprétation scénique, elle fut vraiment de premier ordre : le Hans Sachs de Hermann Weil est d'une touchante simplicité, d'un humour exquis, d'une parfaite bonhomie et d'une poésie profonde. Ce fut aussi bien chanté que joué. Walter Kirchhoff dans Walther de Stolzing a pareillement bien rendu l'image du jeune chevalier ; la voix a de l'éclat, de la chaleur, le jeu beaucoup de noblesse et toujours de l'enthousiasme. La scène au 3me acte où il chante son rêve à Hans Sachs notamment avait un caractère de délicieuse intimité que je n'ai jamais vu réalisé aussi parfaitement. Excellente aussi la figure de David par un jeune acteur, Karl Ziegler, apprenti vif et enjoué à souhait ; celles de Pogner (Richard Mayr) l'imposant bourgeois-orfèvre, de Kothner (Nic. Geisse-Winkel) dont la voix déclamait avec une superbe autorité les règles de la « maîtrise » ; enfin la Magdalene de Gisela

[1] Bain d'acier.

Staudigl. Il y a quelques réserves à faire pour l'Eva de Mme Lilly Hafgreen-Waag qui manque un peu de l'humour exquis dont Wagner a paré le charme poétique et rêveur de son héroïne. Ce fut au reste bien chanté, surtout la partie conductrice du Quintette au 3me acte. Quant à Beckmesser, il fut très personnellement incarné par Heinrich Schultz, acteur expérimenté, à la diction mordante et impeccable, au jeu extrêmement souple ; mais ce jeu et la mimique touchaient trop souvent à la caricature ; il est inacceptable qu'un « bouffon » ait été élu « Stadtschreiber » par de sages concitoyens, et si au 3me acte il perd la tête, ce n'est qu'après la fameuse scène nocturne où il reçut une si maîtresse râclée et lorsque sa haineuse envie le rend vraiment aveugle et fou. Beckmesser est un caractère, jamais un clown. Celui de Schultz ne semblait pas compris de cette façon tout en accusant un très grand intérêt.

Quant aux chœurs stylés par le Prof. Rüdel, ils ont été superbes d'animation et de musicalité, notamment dans le fameux finale du second acte et surtout dans le choral chanté en l'honneur de Hans Sachs où un sentiment vraiment spontané semblait animer les voix et les visages. Ce fut un beau moment d'émotion qui fut partagé par les auditeurs.

Les superbes décors dont l'action était encadrée ont certainement contribué à compléter l'impression d'art laissée par le drame ; l'intérieur de l'église Sainte-Catherine avec ses murs blancs jaunis et son pavé rouge, la ruelle pittoresque de Nuremberg avec les maisons de Sachs et de Pogner au premier plan, l'intérieur de l'habitation du cordonnier, enfin le tableau de la fête, unique celui-là et que peut seul réaliser une scène de vastes proportions, étaient autant de merveilles qui ont contribué au magnifique succès de cet opéra national et populaire par excellence.

Au lendemain des *Maîtres*, nous eûmes *Parsival* ; on ne peut imaginer plus vivant contraste ! Beaucoup de choses nouvelles dans la distribution des rôles et surtout dans la mise en scène de ce « mystère ». Celle-ci a été à peu près entièrement renouvelée, et il faut dire à l'honneur de Bayreuth que c'est avec un goût et une somptuosité rares. Le jardin des Filles-Fleurs où précisément tout n'était pas d'un fort bon goût, apparaît aujourd'hui comme un lieu vraiment enchanté, d'une féerie sans cesse renouvelée ; la scène mouvante qui mène au temple de Graal — admirable lui-même — est une suite de tableaux, paysages de hautes montagne d'une vérité saisissante. Le tempo assez lent pris par le chef d'orchestre Karl Muck y semblait tout à fait conforme. L'orchestre constamment fut du reste admirable ; l'on sent combien tout cela est parfaitement approfondi, fondu, mis au point. Les cuivres aux premières mesures du prélude étaient vraiment impressionnants et avaient quelque chose de la sonorité pleine et veloutée de beaux violoncelles ; ces mesures seules préparaient déjà admirablement à toute l'action. Celle-ci avait en général d'excellents interprètes. Pour Parsifal on en est revenu à Ernest van Dyck qui fut toujours le plus parfait représentant de ce rôle. Sans doute, la taille un peu épaisse ne correspond plus tout à fait à l'image qu'on se fait du jeune Parsifal. Mais c'est une chose qui s'oublie immédiatement devant tout ce que van Dyck apporte de compréhension profonde, de passion et de vibration. Pas un mot ne se perd de ce qu'il dit et chacun porte le maximum d'accent juste et ineffaçable. L'éveil, l'éclosion de cette conscience sont d'une psychologie, d'une vérité dont rien ne peut donner idée. Depuis ces simples et premières paroles : *Das weiss ich nicht !* jusqu'aux grands cris de pitié douloureuse : *Amfortas, die Wunde !* et aux mots de rédemption finale, rien ne peut s'oublier de ce qui est pénétré de tant d'âme [1].

[1] Heinrich Hensel chante le rôle en partage avec E. van Dyck ; mais je ne puis parler de son interprétation que je n'ai point vue.

Kundry, c'était Anna Bahr-Mildenburg qui, elle aussi, a remarquablement approfondi son rôle ; la double personnalité de l'étrange créature, son martyre d'expiatrice surtout et son humble pénitence volontaire furent rendues de sublime façon ; la grande scène de séduction infatigablement chantée. Gurnemanz fut une des figures les plus intéressantes, et l'on ne peut que louer le magnifique talent d'un acteur, Carl Braun, qui ne compte pas trente ans, et parvient à rendre avec tant d'onction, ce regard transfiguré et cet accent de bonté quasi-céleste, l'image du fidèle serviteur de Graal.

Pour Amfortas (Werner Engel) dont la douleur est le « paroxysme de celle de Tristan », comme le dit Wagner lui-même, cela manquait peut-être au début de cette véhémence ; au 3me acte, ce fut infiniment mieux et au demeurant intelligemment chanté. Tous les autres rôles, les chœurs ont été parfaits comme à l'habitude.

Pour l'*Anneau du Nibelung*, il n'y avait pas grand'chose de neuf; on a regretté Briesemeister si parfait dans Loge où Hensel le remplace de son mieux sans l'égaler. Une grande admiration va à l'habituelle Brünnhilde de Ellen Gulbranson, à la Waltraute de Mme Matzenauer, à l'Erda de Mme Schumann-Heinck et encore à Fricka de L. Reuss-Belce. Le Mime de Breuer est aussi bien connu et le Wotan de Walter Soomer est dans l'ensemble — vocalement surtout — très beau. Dans *Siegfried*, ce fut le Dr von Bary, réalisation d'une psychologie raffinée ; le Siegmund de Urlus est aussi surtout intéressant comme voix. Sieglinde de Mme Soltzmann-Stevens fut bien comprise et remarquablement chantée ; de même Hagen et Hunding de Herm. Weil et Alberich, de Habich. Le trio de Nornes fut impressionnant et parfait aussi celui des « Rheintöchter ».

Siegfried Wagner a dirigé l'*Anneau*, y apportant toute la conscience possible. En somme, les représentations de cette année peuvent compter parmi les meilleures, et l'effort est visible de vouloir maintenir des interprétations aussi parfaites que possible.

MAY DE RÜDDER.

La musique en Suisse

RÉDACTEURS :

Genève : M. *Edmond Monod,* Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.
Vaud : M. *Georges Humbert,* Morges près Lausanne. — Téléphone 96.
Neuchâtel : M. *Max-E. Porret,* rue du Château. — Téléphone 118.
Fribourg : M. *Jules Marmier,* Estavayer-le-Lac.

Suisse allemande : M. le Dr *Hans Blœsch,* Berne, Herrengasse, 11.

NB. Bien que la plupart de nos collaborateurs soient encore en villégiature, nous prions les intéressés de bien vouloir leur communiquer — à eux ou à la Direction de la « *Vie Musicale* » — les renseignements qu'ils peuvent avoir sur la saison prochaine. Nous rappelons que les programmes et les invitations de concerts doivent être adressés directement à chacun de nos rédacteurs pour le canton qui le concerne.